

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

COMMENT CUIRE UN OURS

*

MIKAEL NIEMI

COMMENT CUIRE UN OURS

Roman

Traduit du suédois
par Françoise et Marina Heide

Volume 1



VOIR DE PRÈS

TITRE ORIGINAL : *Koka Björn*

Traduit avec le soutien
du Swedish Art Council

© Mikael Niemi, 2017.

Publié avec l'accord de Hedlund Agency.

© 2021, Éditions Stock
pour la traduction française.

© 2021, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-363-6

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

Kengis

1852

I

*J'écris des vers
Au fond des bois.
De ma bergère
J'entends la voix,
Si douce et claire,
Chanter la joie.
Je percerai
Jusqu'à ton cœur,
Car l'amour est
Une douleur
Et dans ses rets
Tu tomberas.*

Je me réveille dans un immense silence. Le monde attend la Création. Seuls m'entourent les ténèbres et le ciel. Je suis couché, les yeux ouverts comme des puits, dirigés vers l'espace, mais il ne contient rien, pas même de l'air. Au milieu de ce silence, ma cage thoracique tressaille, se met à trembler, de plus en plus fort. Quelque chose pousse au-dedans de moi, qui cherche à s'expulser de mon corps. Mes côtes se distendent comme les barreaux d'une cage. Je ne peux rien y faire. Juste m'abandonner à cette force terrifiante, comme un enfant se traînerait au sol devant le courroux paternel, sans savoir où tombera le prochain coup. Je suis l'enfant et le père à la fois.

Avant que le monde ait eu le temps d'être tout à fait façonné, je m'échappe dans le jour naissant, muni de mon sac à dos et de ma hache forgée à la main. Je m'arrête à

quelque distance de l'étable, me réfugie à la lisière du bois. Comme on pourrait m'apercevoir et s'en étonner, je feins de m'affairer sur mes habits, noue sans fin un lacet de soulier, vide mon bonnet de poussières de loess invisibles que je fais mine de renverser sur les rejets acides de la fourmilière. Du coin de l'œil, je fixe la cour de ferme. Les premières fumées s'élèvent au-dessus du faîte, signe que les domestiques sont levés.

Puis elle sort, tenant à bout de bras des seaux vides qui ballottent. Son fichu blanc luit dans l'aube tel le plumage de la perdrix des neiges en hiver, son visage est rond et clair, comme sont clairs ses yeux sous les sourcils bruns. Je devine le velouté de ses joues et sa petite bouche aux lèvres rosées qui fredonnent, forment à voix basse des syllabes moelleuses. Les bêtes prêtent l'oreille, impatientes, le pis gonflé, mugissent quand elle ouvre la lourde porte de l'étable et se glisse à l'intérieur. Tout se passe si vite, beaucoup trop vite. Je m'efforce d'aiguiser mes sens

pour mieux conserver l'image et pouvoir y repenser sans cesse. Mais cela ne suffira pas. Demain, il faudra que je la revoie encore. Le balancement de ses hanches sous le tablier, la douce rondeur de son corsage, ses mains qui saisissent le loquet. Je me rapproche en catimini, traverse la cour à petites foulées comme un voleur et m'arrête près de la porte. Mes doigts entourent la poignée. Mes doigts maigres et nerveux, juste où étaient les siens. Ses tendres menottes qui, dans l'étable, serrent les grosses mamelles d'où le lait fuse à grands jets dans les seaux. Un instant, je tire sur la poignée, comme pour entrer, mais fais aussitôt volte-face et me hâte de partir, en craignant d'avoir été vu. J'emporte dans ma main, pour le reste de la journée, la chaleur de sa peau.

Quand vient l'heure du repas, je m'arrange pour être servi le dernier. Je me cache dans un coin, tandis que la femme du pasteur pose sur la table la lourde marmite pleine de bouillie. L'extérieur du récipient est noirci et fumant comme s'il sortait tout droit de l'enfer. Mais à l'intérieur, la bouillie est joliment dorée, crémeuse et un peu grumeleuse autour de la large spatule de bois que Brita Kajsa utilise pour la mélanger. Elle plonge l'ustensile jusqu'au fond puis remonte, crève la pellicule qui s'est formée à la surface, répandant ainsi dans toute la maison des parfums de foin et de pollen. Les enfants et les domestiques attendent, assis, leurs visages si pâles alignés en un mur de faim muette. Elle prend les bols avec une mine sévère, distribue de grosses louchées aux plus grands, de petites portions aux plus jeunes, elle en donne aux servantes

et aux visiteurs de passage, personne n'est oublié. Puis les fronts s'inclinent et les mains se croisent sur la table. Une fois que tout le monde s'est tu, le pasteur, à son tour, baisse la tête et remercie d'un air pénétré pour notre pain quotidien à tous. Après quoi, ils mangent en silence. On n'entend que les bouches qui moulinent et lèchent les cuillères. Les plus grands en redemandent et ont droit à un surplus. On rompt le pain, on découpe avec des doigts habiles la chair du brochet froid, les arêtes posées sur le plateau de la table brillent comme des aiguilles. Lorsque tous sont sur le point de finir, la maîtresse de maison jette un coup d'œil vers le coin où je me suis installé.

– Viens manger, toi aussi.

– Ne vous gênez pas pour moi.

– Assieds-toi donc. Les garçons, faites une place à Jussi.

– Je peux attendre.

Le maître se retourne à son tour. Son regard est transparent comme le verre. J'y

vois le tourment et ce qu'il lui en coûte de le supporter. D'un signe de tête, il me convainc, et je m'approche sans bruit de la table. Je tends mon écuelle, celle que j'ai creusée là-haut, à Karesuando, et qui m'accompagne depuis toujours. Au début, elle était blanche comme la peau d'un nourrisson, mais elle a foncé avec le temps, à cause du soleil, du sel et des rinçages par milliers. Je sens le poids de la bouillie tomber dedans lorsque la maîtresse de maison y vide sa louche, je la vois racler les bords de la marmite pour en récupérer un peu plus, mais je suis déjà de retour dans mon coin, assis en tailleur par terre. J'enfourne rapidement la bouillie au goût de blé. Elle a eu le temps de tiédir et ne me brûle pas la bouche. Je la sens glisser dans mon œsophage, s'engouffrer entre les muscles de mon ventre où elle devient force et chaleur, pour m'aider à vivre. Je mange goulûment, en restant sur mes gardes, comme un chien.

– Tu peux en prendre encore, m’encourage la maîtresse de maison.

Mais elle sait que je ne reviendrai pas. Je ne me fais servir qu’une fois. Je mange ce qu’on m’a donné, jamais plus.

Mon écuelle est vide. Je passe le coussinet de mon pouce sur la paroi courbe et je lape, suce et léchouille jusqu’à ce qu’elle soit propre. Puis je fourre doucement l’objet dans ma poche. C’est mon écuelle qui me nourrit. C’est elle qui attire ce qui se trouve de comestible dans les parages. Bien des fois, la faim m’a rendu si faible que j’étais près de défaillir. Mais dès que je sortais l’écuelle, elle se remplissait d’une tête de poisson. De sang de renne. De baies gelées trouvées sur un escarpement. Sans plus d’effort. Il suffisait que je mastique un peu pour retrouver mes forces. Jour après jour, on reçoit ce qu’il faut pour survivre. Je n’espère rien de plus, c’est ainsi que j’ai fait mon chemin. Voilà pourquoi je m’assieds par terre. Pour rien au monde je ne voudrais me mettre

en avant, réclamer, happer ce qui passe à ma portée comme le corbeau ou écumer de rage vorace comme le glouton. Je préfère me tenir à l'écart. Si personne ne me repère, je reste parmi les ombres. Mais la maîtresse, elle, me voit. Je ne demande rien, et elle me sert quand même. Elle a cette bonté sans manières, elle se soucie de toutes les créatures, des vaches comme des chiens. Il faut bien que tout ce qui est vivant vive. Ou à peu près.

Je pourrais disparaître n'importe quand. Ainsi font les vagabonds. Tantôt je suis ici, tantôt ailleurs. Je saute sur mes pieds, j'attrape mon sac à dos et m'en vais. C'est tout. Quand on est pauvre, on peut mener cette existence-là. J'ai sur moi tout ce que je possède. Mes vêtements sur le corps, mon couteau à la ceinture. Mon briquet et mon écuelle, ma cuillère en corne, mon sachet de sel. L'ensemble pèse trois fois rien. J'ai le pas rapide et léger, je suis dans la vallée